I.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Egredere de terra tua.
GEN. XII, 1.

SORTEZ du pays que vous habitez, éloignez-vous de votre parenté, de la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai. Ainsi parlait autrefois le Seigneur au Père des croyants, en lui promettant pour prix de sa fidélité qu'il l'établirait chef d'un grand peuple, et que même toutes les nations seraient bénies dans sa postérité. Ainsi parle encore le Seigneur à l'âme chrétienne qu'il appelle à se consacrer à lui tout entière dans la vie religieuse, en lui promettant, pour prix de sa générosité et de ses sacrifices, de la conduire dans la terre des vivants. Il s'agit pour elle de dire au monde un éternel adieu, de rompre les liens les plus chers, de quitter son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses proches, pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Quel langage! et n'est-on pas tenté de s'écrier avec le Juif charnel : Ces paroles sont bien dures, et qui donc peut les entendre? *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire* (1)?

Vous les avez entendues, mes Sœurs, et vous les avez comprises; elles ont retenti jusqu'au fond de votre cœur, elles y ont fait une impression dont vous n'avez pu vous défendre. Vous avez obéi à la voix douce et forte qui vous appelait; vous avez fui loin du siècle, et vous êtes venues vous réfugier dans le cœur même de Jésus-Christ, puiser dans son amour pour vous votre amour pour lui,

(1) Joan. VI, 61.

faire passer dans votre âme les sentiments qui l'animent, vivre de sa vie, et dire enfin avec l'Apôtre : Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (1).

Je voudrais aujourd'hui vous attacher à votre Dieu par des liens également doux et puissants, ceux de la reconnaissance; je voudrais vous faire bien sentir tout ce qu'il fait pour vous en vous appelant à lui, et ce que vous lui devez pour un si grand bienfait.

Chose étrange! Le monde ne donne pas ce qu'il promet, et l'état religieux donne ce qu'il ne semble pas promettre. Le monde promet la liberté, et fait des esclaves; il promet après quelques peines et quelques efforts les douceurs du repos dans la jouissance des biens de la terre, et le repos fuit toujours loin de lui; il promet le plaisir, et il remplit d'amertume.

L'état religieux, au contraire, commande la renonciation à sa volonté propre, et Dieu fait trouver dans l'obéissance la véritable liberté; il commande le renoncement aux biens de la terre, et Dieu fait trouver dans la pauvreté le véritable repos; il commande le renoncement aux satisfactions de la chair et des sens, et Dieu fait trouver dans la virginité les véritables plaisirs : trois pensées dont la courte exposition, en vous rappelant ce que votre vocation vous impose de devoirs, vous rappellera aussi ce qu'elle vous promet de douceurs.

LES personnes irréfléchies et peu chrétiennes peuvent être tentées de regarder l'état religieux comme une terre qui dévore ses habitants, de n'y voir que des victimes d'une première imprudence qui se consument de dégoût et d'ennui, que des esclaves qui se débattent en gémissant dans les chaînes qu'ils sont condamnés à porter, tandis que le monde est une terre où l'on jouit de toutes

1 Galat. II, 20.

mon joug est doux, mais il faut le porter. Aurez-vous le courage de me suivre sur le Calvaire, de vous attacher à la croix avec moi, d'immoler vos penchants à ma loi, votre volonté à la mienne, même des goûts innocents au plaisir de me plaire, et de travailler à être parfaites comme votre Père céleste? Pourrez-vous, je ne dis pas tremper vos lèvres dans ce calice d'amertume, mais l'avaler tout entier? *Potestis bibere calicem?*

Et vous, ne lui répondrez-vous pas? Seigneur, de nous-mêmes nous ne sommes pas dignes de devenir les épouses de votre Cœur sacré, mais vous avez daigné regarder avec complaisance la bassesse de vos servantes; nous pouvons tout avec la grâce de celui qui éclaire et qui fortifie; faible de notre propre fonds nous serons fortes par vous et avec vous. Oui, Seigneur, en nous reposant sur vos miséricordes, nous le pouvons. *Et dicunt ei : Possumus.*

Je suis loin de condamner ces sentiments, si l'humilité les accompagne; j'y vois, non pas une criminelle présomption, mais une confiance légitime. Voyez au reste avec quelle sollicitude l'Eglise veille sur vos démarches. Si elle improuve les parents qui par une fausse tendresse disputeraient en quelque sorte leurs enfants au Seigneur qui les appelle, elle n'improuve pas moins la légèreté et la précipitation dans les enfants; elle est en garde contre les vocations précipitées, fruit d'une ferveur passagère, et non d'une sage maturité; elle demande des épreuves, et ce n'est qu'après un certain temps qu'elle admet à prendre des engagements irrévocables.

C'est aujourd'hui, mes Sœurs, que commence plus spécialement pour vous cette carrière de probation, et je ne crains pas de dire que, pendant tout le cours de sa durée, votre unique soin, votre seul désir, votre seule étude doit être de connaître la volonté de votre Dieu sur vous, disposées à poursuivre votre carrière jusqu'au bout,

s'il vous y appelle, comme aussi à la quitter s'il ne vous y appelle pas; entrant dans les dispositions où le Seigneur veut que nous soyons tous quand il nous apprend à lui dire : Seigneur, que votre volonté soit faite : *Fiat voluntas tua.*

Mais quels sont les moyens de connaître les desseins de Dieu sur vous? C'est d'abord de prier avec ferveur, de vous adresser en toute confiance et humilité au Père des lumières, à celui de qui descend tout don parfait; seul il peut éclairer vos ténèbres et éclaircir vos doutes : il sera trouvé fidèle en ses promesses, et si vous lui adressez vos humbles, vos ardentes, vos persévérantes supplications, ce n'est pas en vain pour vous qu'il aura dit : Demandez, et vous recevrez; frappez à la porte, et on vous ouvrira. C'est ensuite de servir Dieu avec une grande pureté de vues, dégageant votre cœur des affections terrestres, le tenant sans cesse tourné vers le ciel, levant les obstacles qui pourraient s'opposer aux communications divines. Et qui pourrait savoir jusqu'à quel point Dieu ferait sentir sa lumière, sa vérité, sa présence, à une âme parfaitement pure? Ce serait le soleil qui brille des clartés les plus vives lorsque tous les nuages ont disparu. Ainsi commence à s'accomplir sur la terre cette parole qui ne doit être parfaitement accomplie que dans le ciel : Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (1). C'est aussi d'être exactement, perpétuellement fidèles à tous les devoirs, à tous les exercices, à toutes les pratiques du noviciat qui commence en ce moment pour vous. Ce ne serait point assez d'être fidèles aux points capitaux de la règle, si vous la violiez sans scrupule dans les détails; ni d'aimer l'oraison, si vous n'aimiez encore davantage l'obéissance; ni d'être

(1) Matth. v, 8.

recueillies au pied des autels, si vous portiez dans tout le reste une dissipation habituelle; ni d'être régulières au dehors, si au dedans vous n'étiez animées de cet esprit de foi qui donne du prix à toutes les œuvres. Je demande donc une fidélité qui embrasse tout, les petites choses comme les grandes, qui s'étende à tous les moments comme à tous les lieux, qui sanctifie les pensées comme les discours, les repas comme la prière, le travail comme le repos, et qui faisant ainsi de vous des hosties vivantes et agréables au Seigneur, ne manque jamais d'attirer sur vous les regards et la complaisance du Père des miséricordes. O que Dieu est bon envers ceux qui le cherchent et le servent avec cette droiture, cette plénitude de cœur : *Quàm bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde* (1)!

Si telle est votre fidélité dans le temps de votre noviciat, je ne crains pas de vous promettre, au nom du Seigneur, que vous connaîtrez infailliblement sa sainte volonté; non qu'il s'engage à vous envoyer un ange, comme au jeune Tobie, ou à faire de vous de nouvelles Thérèses, éclairées par des révélations particulières; mais il disposera les esprits et les choses de manière qu'il vous fixera dans l'état religieux, si vous y êtes appelées par lui. Je dirai plus : si, après avoir cherché à connaître cette volonté dans toute la simplicité du cœur le plus sincère, vous vous trompiez, ce ne serait qu'une erreur innocente que Dieu ne vous imputerait pas, qui ne serait point un obstacle à votre salut; et Dieu récompenserait la droiture de votre cœur par les grâces qui vous seraient nécessaires. Ah! lorsque le moment sera venu de prononcer les vœux ordinaires de religion, qu'il sera consolant pour vous de dire : Je fais la volonté de Dieu! Quel gage pour vous alors de ses faveurs et d'une heureuse persévérance!

Le Sage, en parlant du juste que Dieu appelle à lui à

(1) Ps. LXXII, 1.

la fleur de ses années, nous dit que Dieu l'a enlevé de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice des méchants et des impies, et que les apparences trompeuses du monde ne vinssent à séduire son âme (1); car l'ensorcellement des bagatelles du siècle obscurcit les bons sentiments que Dieu a mis dans les âmes, et les passions volages renversent même ceux qui semblaient éloignés du mal; paroles, mes chères Sœurs, qu'on peut vous appliquer. Le Seigneur ne vous a pas enlevées de ce monde, mais à ce monde. Sauvées des écueils et des précipices où la jeunesse et l'inexpérience auraient pu vous faire trouver la mort de l'âme, mal bien autrement funeste que celui du corps, vous avez fui comme des colombes timides, loin des piéges qui vous étaient tendus, et vous êtes venues vous réfugier dans le Cœur de votre maître, de votre père, je ne dis pas assez, de l'époux de vos âmes. Des mains de vos mères selon la nature, vous avez passé dans les mains d'une mère selon la grâce, dont vous connaissez déjà la sagesse et la tendresse pour vous. Ici les noms de mère, de fille, de sœur, souvent répétés, vous rappelleront les affections les plus douces, la soumission à celle qui est votre mère commune, l'union fraternelle de toutes celles qui vivent sous ses lois, et l'union toute divine dans le Cœur de celui qui est votre unique espérance.

En finissant, j'emprunterai le langage de saint Paul à son disciple Timothée, je vous dirai après lui : Ne négligez pas, mais augmentez et fortifiez en vous la grâce que Dieu vous fait en ce jour. N'oubliez pas la faveur insigne que vous recevez, de vous dépouiller des livrées du siècle, pour vous revêtir du saint habit de la religion, et d'être associées à la troupe des vierges sacrées que Dieu s'est choisies, et qu'il a réservées pour lui seul dans sa

(1) Sap. IV, 11.

prédilection : *Noli negligere gratiam quæ in te est.* Souvenez-vous que plus votre vocation est sainte, plus vous devez être saintes vous-mêmes, que plus vous recevez de faveurs, plus vous devez y répondre avec une généreuse fidélité. Méditez ces choses, faites-en l'objet habituel de vos pensées, qu'elles soient gravées dans votre esprit et dans votre cœur : *Hæc meditare; in his esto.* Non, vous ne pouvez rester au point où vous êtes; votre entrée au noviciat est un engagement solennel à travailler avec plus de zèle que jamais à votre perfection; et le plus sûr moyen de vous rassurer sur votre vocation, c'est de vivre dans l'obéissance, dans l'humilité, dans la modestie, dans le renoncement à vous-mêmes, si bien que vos progrès soient sensibles et manifestes à tous : *ut profectus tuus manifestus sit omnibus* (1).

(1) I Tim. IV, 14, 15.

III.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Il est donc arrivé pour vous ce jour, qui, après avoir fait l'objet de vos désirs, fait en ce moment celui de votre joie; jour qu'un monde léger et profane serait bien tenté d'appeler funeste, mais que la foi nous apprend à compter au nombre des jours les plus heureux; jour d'autant plus précieux qu'il vous rapproche davantage de celui que vous êtes destinées à prendre pour votre unique partage, et du ciel votre véritable patrie où est votre cœur, parce que là est votre véritable trésor.

D'abord admises au nombre des aspirantes, cette première épreuve avait fait concevoir de vous d'heureuses espérances. L'amour des exercices de la vie régulière, la fidélité à les remplir, une piété douce, cette égalité d'humeur, cette candeur de caractère, cet esprit de fraternité qui est l'âme et le charme des communautés, tout a fait croire que Dieu vous appelait à vous consacrer à lui dans l'état religieux. Aujourd'hui vous recevez la récompense de ces pieuses dispositions; il vous est permis de faire dans la carrière un second pas, qui, sans être décisif, doit vous remplir de consolation et d'espoir pour l'avenir. Vous allez vous dépouiller des livrées du siècle; vous ne les portez encore que pour en faire plus solennellement le sacrifice au pied des autels; vous allez vous revêtir d'un voile dont la blancheur est le symbole de l'innocence, et je ne doute pas des saintes dispositions de votre cœur; vous allez donc être comme les fiancées de celui que vous voulez prendre pour votre époux, de Jésus-

les douceurs de la liberté. Toutefois, si nous voulons pénétrer dans le fond des choses, que verrons-nous ? C'est que la servitude est du côté du monde, et la véritable liberté dans l'état religieux.

En quoi ferons-nous consister cette liberté dont l'homme est si jaloux ? Est-ce à n'être soumis à aucune loi, à ne connaître ni bien ni mal, à suivre aveuglément les appétits d'une nature grossière et brutale ? Mais à ces traits je ne reconnais que la liberté des animaux, incapables de règle parce qu'ils sont privés de raison. Est-ce à violer les lois divines et humaines, à n'écouter que les passions, à ne suivre que ses goûts les plus bizarres et ses vains caprices ? Mais à ces traits je ne reconnais que l'audace des rebelles ; ce n'est là qu'une licence effrénée, un libertinage d'esprit et de cœur, aussi outrageant pour le Créateur qu'il est indigne de l'être raisonnable. L'homme n'est-il pas nécessairement sous la dépendance de celui à qui il doit l'être et la vie ? et ne doit-il pas voir dans le Seigneur un maître qu'il doit révérer, un juge qu'il doit craindre, un père qu'il doit aimer ? Que fait l'homme en se livrant à ses penchants déréglés ? Il se dégrade, il devient l'esclave de ses passions. L'orgueil avec ses folles prétentions, l'ambition avec ses inquiétudes, la vengeance avec ses fureurs, la jalousie avec ses bassesses, la volupté avec ses dégoûts, l'intempérance avec ses excès, tels sont les vrais tyrans de l'âme. Séducteurs habiles, les passions appellent l'homme à l'indépendance pour en faire leur esclave. Non, la liberté de la créature raisonnable ne saurait être dans ce qui l'avilit, dans ce qui fait son supplice, dans ce qui détruit en elle la vertu qui est comme la santé et la vie de l'âme. Il n'est de vraie liberté que pour le chrétien qui s'affranchit du joug des passions déréglées, et qui, s'élevant au-dessus des hommes et des événements, ne dépend que de Dieu et de sa conscience. Saint Louis dans les fers, se sentant irréprochable, ne

craignant que Dieu, était plus libre que le Soudan qui le tenait captif. La voilà cette liberté des enfants de Dieu, que les hommes ne donnent pas et que les hommes ne peuvent ravir. Or, c'est surtout dans l'état religieux qu'elle se trouve plus complètement. Il est vrai, la plus entière obéissance en est l'âme, et l'obéissance n'assujettit au devoir que pour mieux assurer la liberté. Comment cela ? C'est que l'obéissance vous tient sans cesse dans l'ordre de Dieu, et que l'on n'est jamais plus libre que lorsqu'on se conforme à la volonté de Dieu, notre seul maître ; c'est que l'obéissance, en traçant devant vous toutes les actions de la journée, prévient l'inconstance, les variations, les caprices de l'esprit toujours changeant, le jouet et l'esclave de son inquiète instabilité ; c'est que l'obéissance, en mettant le frein le plus puissant aux désirs corrompus du cœur, prévient une multitude de péchés, et par là même la plus honteuse des servitudes, celle qui ne nous affranchit de Dieu que pour nous rendre esclaves du démon ; c'est que l'obéissance abat l'orgueil, arrête ainsi les déréglements de la volonté propre, source de tous les désordres. D'où naissent les impiétés, les vices, les abominations qui ont souillé le monde depuis son origine ? Ils sortent de la même source ; de ce que la créature a osé mettre sa volonté à la place de celle du Créateur, se préférer elle-même à Dieu : renversement monstrueux, qui fait monter le sujet rebelle sur le trône du roi légitime. C'est de là qu'est venue la chute des anges dans le ciel, de nos premiers parents dans le paradis terrestre, et de tout le genre humain, qui a hérité de leur orgueil et de leurs misères. Les livres saints ne craignent pas de dire que le commencement de tout mal, c'est l'orgueil : *Initium omnis peccati est superbia* (1). O heureux effets de l'obéissance religieuse, qui, en humiliant l'orgueil, at-

(1) Eccli. x, 15.

taque le mal dans sa racine, prévient les écarts et les excès d'un esprit livré à lui-même, délivre l'âme de toutes les servitudes, excepté de celle qui fait sa gloire, celle de Dieu! O heureuse servitude, qui fait régner Dieu seul dans l'âme, et qui l'établit dans la véritable liberté en la rendant victorieuse de ses ennemis! De là cette parole, que les enfants de l'obéissance remporteront la victoire : *Vir obediens loquetur victoriam* (1).

Laissez donc aux enfants du siècle leur fausse liberté. Trompés par une vaine image, ils se croient libres parce qu'ils sont agités, et indépendants, parce que, sans règle, ils flottent au gré de leurs mobiles désirs; semblables, dit Bossuet après saint Augustin, à cet arbre caressé par le vent qui se joue dans ses feuilles et ses branches : on dirait que l'arbre s'égaie par la liberté de ses mouvements, tandis qu'il ne fait que céder aux impressions étrangères, sans les maîtriser.

Ici, au contraire, tout est réglé, tout est ordonné, tout marche par des lois douces et fortes, que la charité tempère et que la grâce adoucit. En les suivant l'âme ne fait qu'obéir à la sagesse même; et c'est précisément sous le joug de l'obéissance qu'elle est plus maîtresse d'elle-même.

Il en est de certaines vertus chrétiennes comme de nos mystères; inconnues à la terre, il fallait que le Fils de Dieu vînt les révéler aux hommes, les leur enseigner par ses exemples comme par ses leçons, et leur rendre praticable par l'effusion de sa grâce ce qui était impossible à leur faiblesse. De ce nombre était cette vertu qui fait un holocauste de l'homme tout entier, qui consacre à Dieu le corps et l'âme à la fois, et qui, en épurant toutes ses affections, le rapproche des anges, qu'on appelle esprits purs, et de Dieu, qui, ne connaissant aucun mélange, est la pureté même. Je veux parler de cette pureté virginale à laquelle on se voue dans la vie religieuse. Par elle on ne craint pas seulement les regards des hommes, mais bien davantage encore ceux de Dieu; on n'évite pas seulement le mal, mais les simples apparences; on ne règle pas seulement ses actions, mais jusqu'à la pensée; on sait qu'on porte cette vertu dans des vases fragiles, et l'on se précautionne contre les dangers; on met une garde de circonspection autour de ses oreilles, un voile sur ses yeux, un sceau sur sa bouche, afin que rien de ce qui n'est pas pur et saint n'entre dans l'âme. Ce n'est pas qu'on soit ici à l'abri de toute tentation. On y porte son cœur avec ses penchants. Le démon tourne aussi autour de la demeure du solitaire. Les Antoine, dans les antres sauvages, n'étaient pas hors des attaques de l'esprit séducteur; et les Jérôme, dans leur désert, retrouvaient par l'imagination Rome avec ses délices. Au reste, ce sont là des combats qui mènent à la gloire, qui affligent l'âme mais ne la corrompent pas, qui la tiennent humiliée devant celui qui en est l'invisible témoin, mais qui ne la rendent pas moins agréable à ses yeux.

(1) Prov. XXI, 28.

Or, qui pourrait dire tout ce que cette chasteté parfaite donne à l'âme de solides plaisirs? C'est à cette âme ainsi dégagée de toute affection terrestre que Dieu se communique : joie douce et pure, paix profonde, union avec Dieu, facilité de s'élever à lui, confiance dans la prière, courage dans les résolutions, consolations intimes, tels sont les fruits de cette vertu. Le paganisme ravalait l'homme jusqu'à la brute; le christianisme l'élève jusqu'à Dieu. Il est écrit : Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Et en qui s'accomplit cette parole sur la terre en particulier, sinon dans les chrétiens vierges de corps et d'esprit dont le cœur n'étant point divisé, partagé, ne trouve plus d'obstacle entre Dieu et lui, et par là même est prêt à recevoir ses ineffables commu-

nications? Ainsi, mes Sœurs, vous n'envierez pas au monde ses plaisirs criminels, pas même ses plaisirs permis; en Dieu vous posséderez toute chose.

Et maintenant dites-moi, à mesure que je vous parlais, que se passait-il dans votre cœur? n'étiez-vous pas satisfaites? et en ce moment ne répéteriez-vous pas volontiers ce cantique, expression d'une sainte joie qui retentit de temps en temps dans cette enceinte : Je me réjouis dans les paroles que je viens d'entendre : elles sont pour moi le gage de mon futur séjour dans la maison de mon Dieu? *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus* (1). Il est vrai, je me voue à une obéissance parfaite; mais en cela je marcherai sur les traces de mon Sauveur, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, et comme lui je serai un jour exaltée par l'obéissance; je régnerai avec lui dans les tabernacles éternels : quelle pensée! *Lætatus sum.* Il est vrai, je me voue à une vie de pauvreté; mais Jésus-Christ de riche s'est fait pauvre pour moi; il n'avait pas où reposer sa tête, et en le prenant pour modèle, je trouverai des trésors de bonheur et de gloire : *Lætatus sum.* Il est vrai, je renonce aux satisfactions même permises; mais c'est pour m'attacher uniquement à Dieu; c'est pour mieux jouir de sa présence, en attendant que je le voie face à face dans sa lumière immortelle : *Lætatus sum.*

Nous voulons tous être heureux, et nous sentons que le bonheur se trouve dans je ne sais quel contentement, quelle satisfaction intérieure, et dans le repos d'un cœur dont les désirs sont accomplis. Mais ce repos, dont la plénitude ne se trouve pas sur la terre, où pourra-t-on le trouver, du moins en partie? O! s'il est quelque part, c'est dans le chrétien, qui, dans le sentiment d'une conscience pure, use des biens de ce monde comme n'en

(1) Ps. CXXI, 1.

usant pas, ne s'attache point à la figure de ce monde qui passe, et qui nourrissant des pensées immortelles, est moins troublé des accidents de la vie présente. Mais c'est surtout dans la solitude qu'habite le repos; c'est ici que Dieu fait trouver, dans le dénuement, l'abandon des biens de la terre, et la pauvreté, une paix plus profonde. Il est vrai, vous renoncez aux richesses; mais vous serez exemptes des inquiétudes et des tourments de la cupidité qui les recherche. La délicatesse de la table, l'élégance des vêtements, la richesse des parures, la beauté des ameublements, tout cela va vous être étranger; mais aussi vous ne serez pas agitées de la crainte de faire un mauvais usage des biens de la fortune, et de les faire servir à la vanité. Vous serez privées des commodités de la vie, de ces douceurs, de ces plaisirs qu'elles donnent; mais aussi vous n'éprouverez pas ces regrets, ces déchirements que leur perte fait éprouver. Vous serez bornées au nécessaire; mais aussi vous n'aurez pas les embarras des superfluités. C'est ainsi que vous trouverez le calme dans le détachement; c'est ainsi que, comptant pour rien les biens de la terre, appuyées sur l'espérance comme sur l'ancre de salut, vous serez immobiles au milieu des vicissitudes humaines, jusqu'à ce que vous vous sauviez enfin des tempêtes du temps dans le port de l'éternité.

II.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei: Possumus.
Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Et ils lui répondent: Nous le pouvons. MATTH. XX, 22.

Nous lisons dans l'Evangile, que le Sauveur, conversant avec ses disciples sur le chemin de Jérusalem, les entretient des souffrances et des ignominies de sa fin prochaine pour les y préparer, comme aussi du triomphe glorieux qui doit les suivre, pour les consoler. Il leur annonce que le moment est venu pour lui d'être livré à ses ennemis, insulté, flagellé, mis en croix, mais aussi qu'il ressuscitera le troisième jour. A cette parole, la mère des disciples Jacques et Jean, jugeant qu'il ne tarderait pas à établir son règne sur la terre, s'approche comme pour lui parler. Que voulez-vous, lui dit le Seigneur? Ordonnez, dit-elle, que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre droite et l'autre à votre gauche, et qu'ainsi ils occupent après vous les deux premières places dans votre royaume. Mais Jésus, à qui rien n'était caché, voyant que c'étaient les enfants qui avaient sugéré à leur mère cette demande ambitieuse, se tourne vers eux, et voulant leur faire comprendre qu'il est venu fonder un empire spirituel dans lequel on ne peut entrer que par les souffrances, il leur dit: Vous ne savez ce que vous demandez; pouvez-vous boire le calice dont je vais moi-même être bientôt abreuvé jusqu'à la lie: *Potestis bibere calicem?* Et eux dans une confiance qui n'est pas sans témérité, comme le prouvera

leur triste défection, répondent sans hésiter: Oui, nous le pouvons; *et dicunt ei: Possumus.*

Il me semble, Chrétiens, que ce récit n'est pas étranger dans quelques-unes de ses circonstances à la pieuse cérémonie qui nous rassemble. Le même Dieu qui s'entretenait avec ses disciples sous le voile de son humanité, réside dans nos tabernacles sous les voiles eucharistiques; sa voix ne frappe point nos oreilles d'une manière sensible, mais il interroge nos consciences, il sonde nos dispositions intérieures; il vous demande, mes Sœurs, quels sont vos sentiments pour lui; et toutes les trois vous êtes prêtes à lui protester de votre dévouement et de votre fidélité.

Vous en particulier, qui, sœurs par le sang et les liens de l'amitié fraternelle, sœurs par le saint baptême et la qualité commune d'enfants adoptifs de Dieu, voulez encore être sœurs par la même vocation à la vie religieuse, elle se trouve dans cette enceinte sacrée celle à qui vous devez le jour: comme la mère des deux disciples, elle se présente devant le Seigneur avec ses deux enfants, mais dans des sentiments meilleurs. Plus éclairée par la foi, elle lui demande pour vous, non pas de vous combler des biens et des honneurs de la terre, mais de vous admettre d'abord au rang de ses enfants privilégiés, en attendant qu'il vous fasse asseoir à côté de lui dans les cieux, sur un trône d'éternelle félicité. Telle est son ambition, telle est aussi la vôtre.

Si j'ose faire parler ici le Seigneur lui-même, et si je puis ensuite être l'interprète de vos sentiments, il me semble que du fond du sanctuaire il s'adresse à toutes les trois pour vous dire: Mes enfants, vous voulez tout quitter pour me suivre et me prendre pour votre unique partage; mais connaissez-vous bien la carrière dans laquelle vous allez entrer? elle est parsemée de souffrances et de sacrifices; il faut souffrir pour entrer dans ma gloire;